

Passion Avignon

Le Festival off se poursuit jusqu'au 29 juillet. Parmi les 1 538 spectacles qui s'y jouent (un nouveau record), voici nos coups de cœur.



La scène est, à Avignon plus qu'ailleurs, le terrain de tous les jeux et toutes les émotions (ici, Rachel Arditi dans « Au début »).

TEXTES : SYLVAIN MERLE
ET GRÉGORIE PLOUVIEZ

Conversations intimes, portraits, récits historiques, comédies de mœurs, romances... Il y en a pour tous les goûts.

« AU DÉBUT »

Ils sont quatre autour d'un tourniquet de parc d'enfants, quatre qui vont à leur tour faire chacune le récit de son désir, ou non, d'enfant. Il y a celle qui a tout pris comme cela venait, la plus âgée, dame simple et tranquille. La plus jeune, une bobo ironique qui s'est laissé convaincre pour garder son mec mais n'acceptera véritablement qu'une fois l'enfant né. Celle-là encore, gamine harcelée et humiliée – extrêmement touchante – qui consacre sa vie aux autres et découvre son désir de maternité sur le tard. Lui, enfin, en couple avec un homme et en quête d'une mère... De sa belle écriture, François Bégaudeau tisse quatre portraits croisés de père et mères d'âges, d'époques et de milieux différents. Une belle humanité se dégage de ce spectacle drôle et sensible, tendre et touchant, soutenu par des comédiens d'une grande véracité. (Petit Louvre, 12 h 40).

« LA MACHINE DE TURING »

Regard bleu perçant et diction saccadée, nervosité jusqu'au

bout des ongles rongés, humour grinçant de celui qui se défend... Benoît Solès est prodigieux en Alan Turing dont il retrace l'histoire hors du commun dans ce spectacle passionnant, drôle et sensible. Génie britannique incompris (raconté également dans le film « Imitation Game » sorti en 2015), Turing et ses découvertes ont changé le cours de l'histoire. Il brisa les codes d'Enigma, machine de cryptage nazie, et ouvrit la voie à l'informatique. Enfant timide et bête, humilié réfugié dans les mathématiques, rêveur et visionnaire, Turing ne connaîtra pas la gloire méritée. En cause, sa singularité et son amour des garçons. (Théâtre Actuel, 12 h 5).



L'amour et la guerre sont les deux mamelles de cette « Suite française ».

« KAMIKAZES »

A mi-chemin entre « Festen » et « Huis clos », ce dîner de famille déstructuré déstabilise. S'y racontent des vies en lambeaux,



Rien de tel qu'un dîner de famille pour mettre les pieds dans le plat, comme dans « Kamikazes ».

des fêlures profondes resurgissent, mais on s'y parle sans vraiment s'écouter... Détresse et rancœur effleurent, les piques rageuses et les injures fusent, cinglent. C'est drôle et violent, grave, cru et touchant. En marge de ce banquet des fauves, une femme, seule, paisible, comme invisible aux yeux des autres, reprend inlassablement le même discours, celui d'un grand dîner qu'elle fera. De haut vol, la distribution maintient en suspension cette étrange « cène » familiale orchestrée par Anne Bouvier qui s'est parfois inspirée de Caravage et Delacroix. Sublime. (Buffon, 21 h 35).

« SUITE FRANÇAISE »

L'Occupation. Dans un petit village de Saône-et-Loire, Lucille, qui vit avec sa belle-mère en l'absence de son mari prisonnier, se sent attirée par le bel et cultivé officier allemand qui s'est installé dans leur grande maison bourgeoise. Une attirance gênante, gênée. Pour un peu, elle sentirait en lui un allié contre cette belle-mère hostile. La réalité de la guerre va se rappeler à son souvenir... Virginie Lemoine adapte et met en scène avec classicisme et délicatesse le roman d'Irène Némirovsky, un spectacle subtil, entre petites touches d'humour et tension émotionnelle, que porte Florence Pernel, d'une douceur et d'une élégante sensibilité. (Balcon, 19 heures).

« L'ÉTABLI »

Un grand mur de tôle, des machines-outils, une musique live, rock et industrielle, une sirène, des fumées... Le spectateur est ici immergé dans l'ambiance d'une usine Citroën des années 1960. Cadences infernales, flicage et pression, grève, racisme sont les éléments d'une plongée dans le monde ouvrier guidée par Robert Linhart, jeune sociologue qui s'était fait embaucher comme OS en 1968. Une expérience dont il a tiré un roman ici adapté. Saisissant. (Présence Pasteur, 12 h 50).

« MADEMOISELLE MOLIÈRE »

Voilà une pièce historique et intime qui s'immisce au sein du mythique couple Molière-Madeleine Béjart. Se joue devant nous la rupture entre la muse et l'auteur. Elle lui a tout appris, l'a guidé, épaulé, il va la quitter pour épouser sa fille, Armande. L'annonce est difficile. De joueurs, taquins ou complices, les mots se font amers, féroces, blessants. Un déchirement pour tous deux. (Buffon, 14 h 50).

« CABARET LOUISE »

Peut-on faire cohabiter Louise Michel et... Johnny Hallyday ? Oui, comme le prouve ce spectacle malin fait de bric et de broc dans lequel on (re)découvre cette figure de la Commune. Ou comment dépoussiérer l'histoire de façon drôle, fine et inventive. (Barriques, 19 heures).

À VOIR EN FAMILLE

« LES ENFANTS C'EST MOI ».

Un spectacle musical, de clown, de marionnettes ? Une comédie ou un drame ? Il faut se lever de bonne heure pour mettre cette création dans une case. Entre un film de Jeunet et Caro et un conte de Grimm, ce spectacle à voir à partir de 8 ans, doux et piquant, léger et profond, drôle et émouvant, est un oxymore à lui tout seul. Sur un thème pas facile, l'abandon maternel, il touche en plein

cœur. Porté par une prose poétique, il est magnifié par Amélie Roman, clown capable de nous émouvoir et de nous faire rire dans une même phrase. Cerise sur le gâteau : la présence « live » d'un guitariste qui signe une chanson de toute beauté en clôture.

(Présence Pasteur, 11 h 25)

« TOUT NEUF »

Voilà un spectacle clairement destiné à un très jeune public,

dès 2 ans. Petite bulle poético-musicale d'une grande tendresse, il met en scène un trio de musiciens-chanteurs tournant autour d'un drôle d'instrument de musique. Charmant... même pour les parents.

(La Luna, 9 h 40)

« LA MÉCANIQUE DU CŒUR »

Rien qui ne puisse gripper cette adaptation jubilatoire du roman de Mathias Malzieu, le chanteur de Dionysos, dont le héros, Jack, a une horloge à la place du cœur... Enlevée et maligne, la mise en scène sert l'univers rock'n'baroque, poétique et

fantastique du livre. Drôle et énergique. Dès 10 ans.

(Pandora, 10 h 20)

« YOKAI »

Ils manipulent avec précaution des miniatures, voitures, meubles ou marionnettes, entrechoquent les existences et précipitent les catastrophes : ce sont des Yokai, créatures maîtresses des destinées. Théâtre d'objets, mime, danse, magie... Au confluent des disciplines, ce spectacle à partir de 8 ans est une merveille. Amusé et ému, on se laisse porter par l'onirisme du collectif Krumple.

(Girasole, 10 h 15)



Même un nouveau-né rirait des mimiques et du look de la poétique Amélie Roman dans « Les enfants c'est moi ! ».



Avignon est tout petit pour ceux qui s'aiment, comme Arletty, Prévert et Carné, d'un aussi grand amour.

ILS CONNAISSENT LA CHANSON

« EST-CE QUE J'AI UNE GUEULE D'ARLETTY ? »

La vie d'Arletty n'a rien d'un fleuve tranquille, plutôt un tourbillon que retrace avec vitalité cet enthousiasmant spectacle. Gouaille et caractère bien trempé, la lumineuse Elodie Menant incarne fidèlement une Arletty plus vraie que nature. Maîtresse de cérémonie et de son destin, elle passe en revue une existence menée tambour battant, elle, la titi devenue star sans renoncer à sa liberté. Une véritable épopée qui n'occulte pas les heures les moins brillantes de l'icône, cette liaison avec Faune, son Allemand sous l'Occupation,

qu'elle assumera : « Si mon cœur est français, mon cul, lui, est international »... Du Courbevoie natal aux cabarets des Années folles, en passant par les plateaux de cinéma, la mise en scène virevoltante de Johanna Boyé joue la valse à mille temps des décors et des personnages de sa vie. Ils sont trois à les camper tous, parents, ami(e)s et amant(e)s. On y croise Marcel Carné, Michel Simon, Jacques Prévert ou encore Colette. Drôle et touchant, ponctué de chansons, de chorégraphies, c'est enlevé et idéal pour combattre toute morosité.

(Roi René, 13 heures)

MARIANNE JAMES

La diva cathodique réussit haut la main son passage en classe « jeune public ». Entourée de deux drôles de loustics, « Tatie Jambon », son sobriquet familial qui a donné son nom au spectacle, propose un voyage musical plein de pepes dans lequel elle assume un franc-parler rafraîchissant.

(Le Paris, 11 heures)

« VOUS AVEZ DIT BROADWAY »

Fan de comédies musicales ? En plus de remettre de chouettes airs en tête et de découvrir des raretés, ici, on remonte le fil historique de ce genre « majeur » grâce à l'érudition solaire d'Antoine Guillaume, charmant conteur et grand chanteur.

(La Luna, 22 h 35)

Et pour rire...



Agnès Miguras est la drôle de Valentine de Rudy Milstein.

« J'aime Valentine mais bon. »

Tendre comédie post-attentats de 2015 sur fond d'identité, de religion et d'engagement, ou les interrogations d'Ildal, adolescent lunaire, sur sa vie et son amour pour Valentine. Il l'aime, mais de là à s'engager...

(Chêne Noir, 12 h 45)

« Les Grands Rôles ».

Mix délirant et jubilatoire des grands tubes du théâtre classique, avec Lady Macbeth façon « Matrix », « Le Cid » sauce manga ou Juliette barbue. Décalé, excentrique et irrésistible.

(La Condition des soies, 12 h 35, jours impairs)

« Et si on ne se mentait plus ? »

Jules Renard, Alphonse Allais, Lucien Guitry ou encore Tristan Bernard déjeunent chaque jeudi ensemble dans un feu d'artifice de mots d'esprit. Ode à l'amitié, réflexion malicieuse sur le mensonge, une drôlerie exquise et jubilatoire.

(Espace Roseau, 13 h 35)

« Le Potentiel érotique de ma femme ».

Tordue et tordante, cette histoire d'Hector, atteint de collectionnite aiguë et qui rencontre Brigitte après un suicide raté. Rythme élevé, comédiens excellents... Une pétulance adaptée du roman de David Foenkinos.

(La Luna, 19 h 20)

UN SPECTACLE À EUX TOUS SEULS

« ICH BIN CHARLOTTE ».

Un vieux buffet et une forêt de gramophones au milieu desquels évolue une silhouette longiligne toute vêtue de noir. C'est Charlotte von Mahlsdorf, douce excentrique, collectionneuse de meubles du XIX^e siècle qu'elle sauvegarde au point d'en ouvrir un musée. Née Lothar Berfelde, cette femme coincée dans un corps d'homme est une figure majeure de la communauté LGBT de Berlin et c'est son histoire vraie que retrace « Ich bin Charlotte », de l'Américain Doug Wright, Prix Pulitzer 2004 pour ce texte. Une existence bravant les turbulences de l'histoire, celle d'un travesti qui refusera de se cacher et survivra aux nazis puis à la Stasi... Il fallait bien la sensibilité, l'élégance et l'explosivité

débridée d'un Thierry Lopez, phénoménal, pour donner vie à cette Charlotte et à la galerie de personnages de cette histoire hors du commun. Joueur et rieur, fin, délicat, il est fascinant.

(Chêne Noir, 20 h 45)

« 100 M PAPILLON »

Ancien nageur de haut niveau, Maxime Taffanel livre son vécu au travers du parcours de Larie, espoir de la natation qui raccrochera. Alternant mouvements très chorégraphiés du nageur, gestes précis en quête de performance, récit et jeu, il multiplie les incarnations, amis et concurrents, coach au discours musclé, pour dire le sport, les efforts et les espoirs, la perte de sensations puis l'abandon. Captivant.

(La Manufacture, 16 h 25)

« LE JOUR OÙ J'AI APPRIS QUE J'ÉTAIS JUIF »

Avec un humour à froid et une truculente naïveté, Jean-François Derec fait le récit de la découverte de sa judéité et du monde juif, lui, le petit Dereczynsk élevé loin de la religion par des parents qui s'étaient réfugiés en France pour fuir les persécutions. Derrière les rires que déclenche cette pièce pointe l'émotion du déraciné renouant avec son histoire douloureuse. Touchant.

(Chêne Noir, 18 h 45)

« VENISE N'EST PAS EN ITALIE »

Succès de librairie en passe d'être adapté au cinéma, cette histoire tirée du récit d'Ivan Calbérac est aussi un joli spectacle narratif des tribulations d'un adolescent amoureux, un peu honteux de sa famille. Monté cette année avec un nouvel acteur. Réjouissant.

(Béliers, 12 h 10 ou 17 h 10)



Avec la Charlotte de Thierry Lopez, nous sommes tous des Berlinoises !